

nous racontait il n'y a qu'un instant... L'heure indiquée par vous pour l'enlèvement était, à quelques minutes près, l'heure d'un rendez-vous donné à cette fille par René Moulin qu'elle allait retrouver... C'est même grâce à ce rendez-vous convenu d'avance qu'elle est tombée si facilement dans le piège... En quel endroit l'attendait cet homme, et sous quel nom se cache-t-il ? Voilà ce qu'il aurait fallu savoir. Au moment où je vous parle, René Moulin, que vous vous figuriez bien loin de Paris, travaille certainement à ma ruine, à mon déshonneur, à ma perte!!!

## LXVIII

—Eh ! monsieur le duc, répliqua Théfer, rien de tout cela n'est possible puisque Berthe Leroyer va disparaître... René Moulin est à Paris, c'est indiscutable en effet ; il s'y cache, il travaille dans l'ombre contre nous, mais il cherchera vainement désormais celle qui faisait sa force... il ne la trouvera plus!! Le lion aura les griffes coupées!! Mes précautions sont prises. Les hommes dont je me suis servi seront demain hors de France ; d'ailleurs ils ne connaissent ni mon vrai visage ni mon vrai nom, pour eux je suis Prosper Gaucher... Dans une heure l'incendie aura détruit la maison où nous sommes... Qui pourrait soupçonner que les débris fumants de cette demeure cachent les cendres d'une femme?... Chassez de puériles terreurs... La mort de l'orpheline vous rend maître absolu de la situation!!

—Sa mort est donc indispensable?... balbutia Georges.

Théfer regarda M. de la Tour-Vaudieu avec stupeur.

—Vous me le demandez ! dit-il, quand c'est par vos ordres que j'ai tout fait?... Ne vous ai-je pas vu, tremblant d'épouvante, me jurer que vous n'auriez ni un instant de repos, ni une heure de sommeil, tant que Berthe Leroyer serait vivante ? Et vous hésiteriez maintenant ! Non, monsieur le duc, l'hésitation n'est plus possible... Nous sommes allés trop loin pour battre en retraite... Ce qui vient de se passer cette nuit centuplerait le péril si Berthe redevenait libre, et c'est à mon tour d'avoir peur... Nous irons jusqu'au bout... Voici un encrier et une plume dont j'ai pris soin de me munir... Signez le mandat que vous m'avez promis, et agissons ensuite...

—J'ai sur moi mon livret de chèques... murmura Georges. Je vais signer et je vous laisserai maître d'agir... Mais, ajouta-t-il, vous auriez dû faire achever la besogne par un de vos hommes. Avez-vous le courage de frapper vous-même cette fille ?

—La frapper ? répéta le policier. Pourquoi ?

—Puisqu'il faut qu'elle meure...

—Elle mourra, mais pas une goutte de son sang n'aura coulé... Nous ne la verrons même plus... Songez qu'elle est là-haut, prisonnière... La porte de la chambre est solide... les fenêtres sont munies de barreaux... Le feu se chargera de tout... Signez, et j'allumerai l'incendie...

En ce moment le duc et Théfer tressaillirent.

Un cri venait de retentir au-dessus de leurs têtes, un appel au secours, terrible et plein d'angoisses.

Les deux hommes frissonnèrent.

Un second cri se fit entendre, plus vibrant, plus prolongé que le premier.

—Elle a ouvert une fenêtre et elle tâche de donner l'alarme... dit le policier. Il aurait fallu la bâillonner...

Pour la troisième fois un cri résonna dans le silence de la nuit.

—Que faire ? demanda le duc.

—Parbleu ! Ce qui tout à l'heure me semblait inutile, frapper et frapper vite, car il n'y a pas de temps à perdre ! Quelque isolée que soit la maison il faut compter avec le hasard... On pourrait arriver et nous serions perdus... Venez, monsieur le duc...

—Ah ! s'écria Georges, chez qui la terreur atteignant son paroxysme devenait une sorte de rage. Qu'elle meure ! qu'elle meure !

Il s'élança vers l'escalier.

Théfer eut un étrange sourire et, arrêtant M. de la Tour-Vaudieu par le bras, lui dit :

—Au moins, prenez ceci !

En même temps il lui tendait un couteau.

Le sénateur saisit cette arme et bondit sur les marches.

L'agent de la sûreté, une lumière à la main, monta derrière lui.

Que s'était-il passé et pourquoi l'orpheline, qui semblait résignée d'abord, avait-elle tout à coup changé d'attitude ?

Nous allons l'expliquer brièvement.

En voyant ses ravisseurs la quitter, en entendant la porte de la chambre se refermer derrière elle à double tour, Berthe s'était dit de nouveau :

—Je suis captive, mais il est probable que ma vie ne court aucun danger... On ne m'aurait pas amenée jusqu'ici pour me tuer... On a découvert sans doute les projets de René Moulin et on veut me séquestrer pendant quelque temps pour m'éloigner de lui... Eh bien ! j'attendrai avec patience que mes geôliers me fassent connaître ce qu'ils prétendent exiger de moi et, s'il le faut pour être libre, je les abuserai sans scrupule par de vaines promesses... Quand il s'agit de se défendre contre un ennemi déloyal toutes les armes sont de bonne guerre, et le mensonge est légitime pour abuser les fourbes...

La jeune fille se mit à passer en revue les événements étranges accomplis depuis deux heures et qu'elle cherchait en vain à s'expliquer.

Elle se souvint du morceau de papier trouvé sur les coussins de la voiture dans laquelle on l'enlevait, et glissa par elle entre son gant et la paume de sa main.

Ce papier contenait peut-être une indication.

Berthe le tira de sa cachette, puis, s'approchant d'une table sur laquelle Terremonde avait placé la lumière, elle le déplia.

C'était un de ces bulletins de voiture que les cochers sont tenus de remettre aux voyageurs lorsqu'ils *chargent*, soit à une station, soit sur la voie publique.

En tête se voyait ce chiffre 13 :

—Le numéro du fiacre dans lequel je me trouvais !! pensa la jeune fille avec joie, c'est un précieux indice !... Aussitôt que je serai libre, ce numéro suffira peut-être à mettre René Moulin sur la trace de nos ennemis.

L'orpheline continuait à lire les indications imprimées sur le bulletin audessous du chiffre 13.

Soudain, elle poussa une exclamation sourde et se mit à trembler.

—Non... non... c'est impossible... balbutia-t-elle d'une voix étranglée, et cependant l'évidence me saute aux yeux...

Les mots causes de son étonnement et de son trouble étaient ceux-ci : "Pierre Lorient, loueur de voitures, rue Oudinot, numéro 7."

—Pierre Lorient, répéta-t-elle avec une sorte d'égarement. C'est l'oncle d'Etienne... C'est l'homme par qui j'ai déjà tant souffert... Il me connaît... Il sait que c'est moi qu'il venait prendre pour me conduire ici... La voiture lui appartient. Il était sur le siège, complice du mensonge grâce auquel on m'abusait pour m'entraîner dans un piège, soudoyé par les misérables qui veulent ma perte... Lui, mon ennemi... Lui ! le plus proche parent de celui que j'aime !... Ah ! c'est infâme ! J'ai tout à craindre ! Je veux m'échapper...

Berthe ne raisonnait plus.

Une sorte d'affolement faisait tourbillonner ses pensées confuses.

Elle ne savait plus qu'une chose, c'est qu'elle voulait être libre et, se précipitant vers une fenêtre qu'elle ouvrit, elle décrocha les volets, heurta son front contre les barreaux et appela au secours de toutes ses forces.

L'écho des carrières voisines lui répondit seul. Sous le ciel noir comme de l'encre tout était silencieux et désert sur le plateau de la Capsulerie.

L'orpheline poussa un second cri, puis un troisième.

C'est alors que nous avons vu le duc bondir dans l'escalier et se diriger vers la chambre du premier étage.

En entendant la porte s'ouvrir avec fracas, Berthe se retourna, frémissante, et recula devant ces deux hommes dont l'un portait un masque et dont l'autre cachait sous un foulard les trois quarts de son visage.

—Malheureuse, dit Théfer en courant vers la fenêtre qu'il referma violemment, vous venez de prononcer votre arrêt de mort ! !

Berthe triompha de sa défaillance en voyant le duc s'avancer vers elle, menaçant, le couteau à la main.

Elle se jeta de côté en criant :

—Miserable !... misérable !... venez-vous m'assassiner ?

—Silence... commanda Georges en lui saisissant le poignet.

La jeune fille fit un bond de lionne captive et se dégagea.

L'imminence péril la rappelait à elle-même et décuplait son énergie naturelle.

—Ah ! vous êtes des assassins, reprit-elle les yeux étincelants, les mains crispées, et des assassins qui n'osent pas même se montrer à leur victime ! C'est un guet-apens dans ce qu'il y a de plus lâche, de plus immonde, le guet-apens de la force contre la faiblesse, de deux hommes contre une femme !

—Te tairas-tu ? vociféra le duc en levant son couteau.

Berthe, au lieu de se dérober s'élança vers lui, et d'un geste rapide comme la foudre enleva le foulard qui servait de masque.

Les traits bouleversés de Georges se trouvèrent pendant quelques secondes en pleine lumière.

La prisonnière recula stupéfaite.

—L'homme de la place Royale !... balbutia-t-elle. Le voleur qui s'est introduit dans la chambre de René Moulin...

—Oui, c'est moi ! répliqua le duc affolé à son tour par la fureur. Regarde-moi bien en face, Berthe Leroyer, car tu ne me verras plus ! Celui que tu cherches partout avec René Moulin, c'est moi ! C'est moi qui ai fait tuer le médecin de Brunoy ! C'est moi qui ai laissé monter ton père sur l'échafaud, et ce que je te dis, tu ne le répéteras à personne ! Tu vas mourir !...

La jeune fille, poussant un cri de rage, essaya de fuir en se glissant ainsi qu'une couleuvre le long des murs.

Sur son chemin elle rencontra Théfer.

Se redressant alors elle changea de direction, mais la main gauche de Georges lui saisit l'épaule comme une griffe d'oiseau de proie, tandis que sa main droite la frappait en pleine poitrine.

Le sang jaillit sur la joue livide de l'infâme.

Berthe, poussant un gémissement faible, s'abattit.

—L'affaire est faite, dit le policier, la petite a son compte. Bien travailler, monsieur le duc ! Un cheval de retour n'aurait pas mieux joué du couteau !! Filons !

Georges de la Tour-Vaudieu, les yeux hagards, le visage mouillé de sueur et de sang, subissait une réaction soudaine et violente.

Maintenant qu'il avait frappé, il avait peur de son œuvre.

Il sortit de la chambre en chancelant, sans regarder derrière lui le corps inanimé de sa victime. Il descendit l'escalier en se tenant à la rampe, traversa la première pièce et gagna le jardin.

Théfer le suivait de près.

Il s'arrêta qu'une seconde dans les chambres du bas, pour jeter des papiers enflammés sur l'amoncellement de fagots.

Le feu s'étendit aussitôt comme une traînée de poudre.

L'agent rejoignit au jardin le sénateur qui semblait frappé de folie.

## LXIX

—Allons, venez, monsieur le duc... dit Théfer à George. Dans un instant la maison flambra de la cave au grenier... Il fera bon être loin... Eloignons-nous, puisqu'il ne nous reste rien à faire ici... Etil entraîna M. de la Tour-Vaudieu hors du jardin, sur le plateau.

L'incendie allumé au milieu des fagots bien secs s'était développé d'un seul coup.

Déjà les flammes jaillissaient des fenêtres dont elles faisaient éclater les vitres.

Des pétilllements lugubres et des craquements sinistres retentissaient.

Après avoir parcouru cent pas environs, George s'arrêta et se retourna vers la maison incendiée.

—Théfer... dit-il d'une voix sourde qui sifflait en passant entre ses dents serrées.

—Monsieur le duc ?